

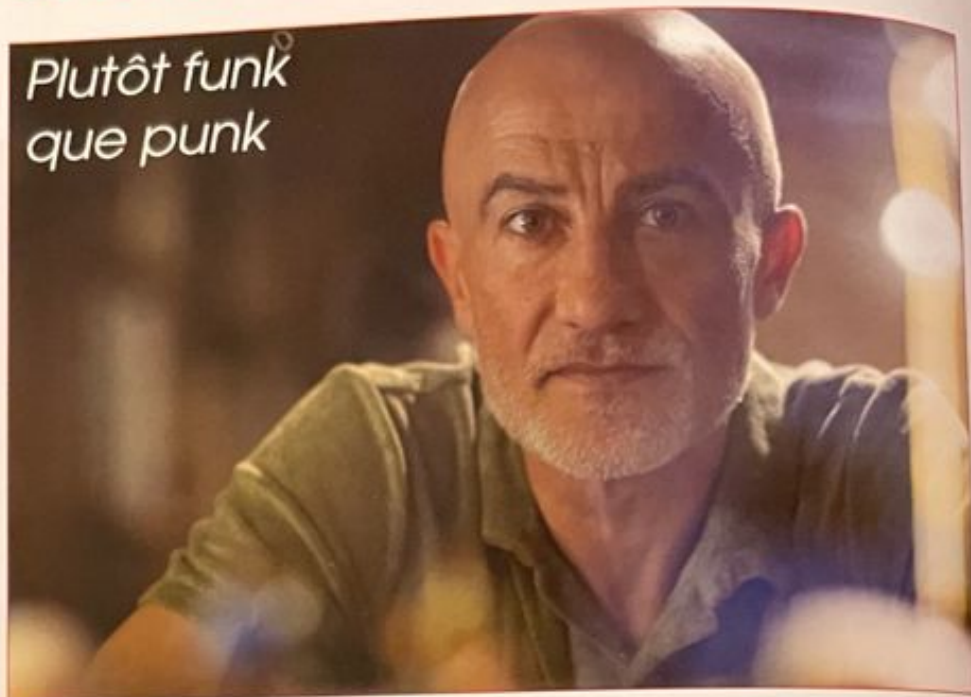
# Boombass

*Ex-moitié du duo Cassius, mais aussi producteur et accessoirement fils de/frère de, Boombass nous reçoit dans le studio d'enregistrement qu'il partage avec son père.*

**I**l ya des footballeurs qui se font écrire leur autobiographie, des rockstars qui conversent avec un journaliste pour découvrir sur papier leur vie fantasmée, et puis il y a Hubert Blanc-Francard qui sort son histoire de la French touch. Et, pour ceux qui auraient raté une étape ou dormi ces vingt dernières années, Hubert fut la moitié du duo électro (non casqué) Cassius, jusqu'à la mort brutale et accidentelle de son partenaire Philippe Zdar en juin 2019...

Il est aussi le frère de Mathieu, un des petits princes du funk français, qui obtint un succès mérité à partir les années 90 sous le nom de Sinclair. Mais question arbre généalogique, ça ne s'arrête pas là puisque Hubert est aussi le fils de l'un des très grands ingénieurs du son français (si vous ne me croyez pas, il suffit d'aller vérifier son pedigree), Dominique Blanc-Francard, qui a jadis œuvré dans le mythique studio d'Hérouville (après avoir assuré la basse dans le plus grand groupe de twist-rock, les Pingouins, les créateurs de « Ho les filles ! » immortalisé par Au Bonheur Des Dames) et qui a vu défiler derrière ses micros Bowie, Pink Floyd, les Bee Gees, Elton John ou T. Rex.

*Plutôt funk que punk*



J'allais oublier d'évoquer le tonton, Patrice, qui fut (entre autres) l'un des créateurs de la célèbre émission d'Antenne 2, *Les Enfants du rock*. Alors, autant dire qu'Hubert a bénéficié de certains atouts pour ouvrir ses oreilles à la curiosité. Ceux qui l'ont apprécié sur les dancefloors le connaissent mieux sous le nom de Boombass, un sobriquet, qui déjà, donne l'envie de groover. Publié aux très élégantes Éditions Léo Scheer, le premier livre de cet ex-jeune homme à la vie bien remplie, ne ressemble en rien à ces traditionnelles biographies, dont l'intérêt est trop souvent limité, et destinées aux fans, peu exigeants d'un strict point de vue littéraire. Cette histoire de la French touch (Léo Scheer) se lit comme un roman, dans lequel rien ne serait imaginé, ou inventé. Un roman dans lequel on croise pour de vrai Gainsbourg et Stéphanie de Monaco. Hubert l'a écrit, seul et sérieusement, en prenant son temps, pas par dilettantisme, mais dans le souci de trouver le mot juste.

## LES DÉBUTS

Enfant, quand il découvre la musique, le rock et les disques vinyles règnent en maître, dans les cours de récré et chez les milliers de disquaires qui fleurissaient à tous les coins de rue, en ces temps révolus. Mais lui, son pre-



mier flash musical, c'est plutôt Stevie Wonder que les Sex Pistols. « Je n'ai jamais rien compris au punk (rires), en revanche Stevie Wonder, ça me foutait la chair de poule, et puis aussi la musique californienne des années 70, comme James Taylor ». Mais c'est en accompagnant son père dans les différents studios dans lesquels il officie que Hubert, pas encore Boombass, apprend la musique et découvre ceux qui la font. « Très tôt, pour moi la musique est devenue quelque chose que j'ai du mal à définir, mais qui m'obsédait. Mais comme c'était le métier de mon père, ça ne me faisait pas rêver. Quand il revenait le matin, après une nuit de studio, les cheveux hirsutes, je n'avais pas envie de ressembler à ça. Et puis à cette époque-là, pour moi la nuit c'était fait pour dormir. (rires) S'il ne pense pas encore en faire son métier... »



*La collection de disques de Boombass, bientôt à vendre...*

“ Je n’ai jamais rien compris au punk (rires), en revanche Stevie Wonder, ça me foutait la chair de poule, et puis aussi la musique californienne des années 70, comme James Taylor.”

goûts sont de plus en plus tranchés. « Je suis allergique à la variété, je trouve ça vulgaire. C’est juste un certain type d’harmonies auxquelles je suis allergique. Un de mes oncles m’a aussi fait découvrir Tommy des Who, la version symphonique, lui trouvait ça génial, moi ça me faisait flipper. »

Le tournant survient lorsque son père lui offre une batterie. « Je devais avoir dix ou douze ans, et je trouvais ça dingue qu’on me fasse confiance à ce point. Il me l’a installée dans ma chambre et m’a dit : Démerde-toi ! Je jouais avec mon walkman sur les oreilles, ce qui m’a tout suite donné l’impression d’assurer (rires). » Du point de vue de sa carrière, c’est sûrement le moment le plus décisif. Mais la batterie reste un instrument de musique, ce qui veut dire que si l’on veut vraiment savoir en jouer, il faut travailler. Alors, quand son père, geek devant l’éternel revient à la maison avec une boîte à rythmes, un nouvel horizon s’ouvre à lui. « C’est un sentiment d’impatience qui m’a fait basculer. Je n’avais pas envie de passer dix ans pour apprendre à maîtriser la batterie. Avec ces nouvelles machines électroniques, j’arrivais à inventer un pattern en quelques minutes, et puis les sonorités étaient dingues. Ça sonnait comme sur les disques ! »

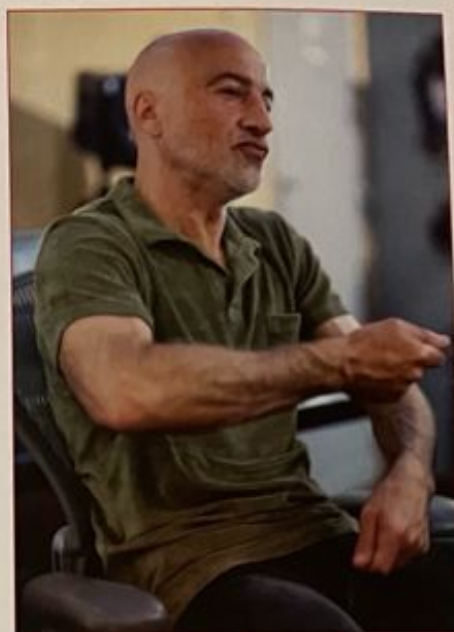
## DU REGGAE À GAINSBOURG

Vient ensuite la découverte du reggae, via l’album de Gainsbourg *Aux Armes et cætera*, enregistré à la Jamaïque. L’écoute de « Lola Rastaquouère », l’amène à la découverte des Specials, le groupe de ska anglais par le morceau « A Message To You Rudy ». « Quand j’entends l’album de Marley, *Exodus*, je ne sais pas encore que les choristes sont les mêmes que sur l’album reggae de Gainsbourg. Mais mon oreille y est sensible... »

À l’adolescence, sa chambre ressemble plus à un home studio, qu’à l’antre conventionnel des gamins de quinze ans. Il y a bien sûr toujours sa vieille batterie, qu’il a couplée à tout un tas de synthés, et de boîtes à rythmes. « Le secret c’est de mélanger les

deux, le son numérique et le son analogique. Les musiciens capables de ça, ne sont pas nombreux. Prince était passé maître dans cet art délicat, comme Quincy Jones pour les disques de Michael Jackson. J’étais fou de Michael, *Thriller* bien sûr, mais mon préféré reste quand même *Off the Wall*. Parfois en fermant les yeux, je me mettais à divaguer que c’était moi qui avais joué les parties de batterie pour ce disque. J’imaginai Michael et Quincy derrière la vitre du studio m’observant... »

Après avoir arrêté ses études, il rentre comme assistant à tout faire au studio Marcadet dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il apprend le métier, à plier les câbles et à faire le café. Voyant ses compétences évoluer, son père lui propose de l’assister pour l’enregistrement de l’album *live* au Casino de Paris de Serge Gainsbourg. « Une rencontre incroyable, Serge refusait que je le vouvoie. Il était fascinant avec ses paquets de *Gitane*, sa mallette en cuir de laquelle s’échappaient des liasses de billets de 500 francs. »



## LES ANNÉES POLYDOR

À la fin des années 80, toujours grâce à son père, Hubert fait la connaissance de Marc Lumbroso, directeur des disques Polydor et découvreur de nombreux talents, Goldman, Vanessa Paradis ou Patricia Kaas. Quelques mois plus tard, il est engagé comme assistant directeur artistique. « Pour moi c’est un peu comme l’université que je n’ai pas fait. J’apprends le métier dans une période bénie pour l’industrie musicale. Les disques se vendent par camions entiers. Une époque où un artiste comme Mylène Farmer pouvait écouler deux cent mille disques par se-



Hubert ici devant la console du magnifique studio qu’il partage avec son père, le Labomatic.

« Depuis la disparition de son complice et ami Philippe, Boombass sait que l'aventure Cassius est bel et bien terminée. »

LA FOLIE CASSIUS

Le premier album de Cassius sort en janvier 1999 chez Virgin, le label de Daft Punk et des Rita Mitsuko, alors dirigé par Emmanuel de Buretel (actuel président de Because Music). Énorme carton pour le duo, dont le clip du morceau « Cassius 1999 » est diffusé dans le monde entier, y compris sur MTV. Cette French touch règne en maître sur les dance-floors des clubs de Miami, New York ou Tokyo sans oublier Paris.

Pendant l'écriture de son livre, Hubert Boombass décide de mettre en vente une grosse partie de sa collection de machines et de synthés. « J'avais besoin de me délester, j'avais fait le tour de la question. Contrairement à ce que l'on peut croire, les synthés sont des machines capricieuses. Il y a toujours un problème (rires), d'une séance à l'autre, des fichiers disparaissent de la mémoire. Et puis j'avais aussi besoin de faire rentrer un peu d'argent. Je continue de faire de la musique tous les jours, mais dorénavant je travaille avec un ordinateur et tous les plugs disponibles. La création n'a plus aucune limite grâce à des programmes comme Cubase ou Pro Tools. »



En attendant la sortie prochaine de son premier livre, Hubert a décidé de se séparer de toute sa collection de disques. « Ce n'est pas que je veuille spécialement m'en débarrasser, mais j'ai un désir de transmission. Je sais que mes disques seront mieux chez d'autres gens, qui eux les écouteront (rires). Mais je souhaite faire ça bien, de manière réfléchie. Les disques seront vendus en lot de trois, je ne fais pas ça pour l'argent. Je sais que je possède des objets rares et donc recherchés, mais ce n'est pas en fonction de ça que je fixerai les prix. Je ne sais pas encore exactement comment, mais je pense créer une boutique virtuelle sur internet. » Depuis la disparition de son complice et ami Philippe, Boombass sait que l'aventure Cassius est bel et bien terminée. « Il n'y a pas de raison que je poursuive l'aventure seul. Cassius, c'était Philippe et moi, point ! Mais comme je ne peux pas me dispenser de faire de la musique, il y aura bien entendu d'autres projets. J'ai l'idée d'une comédie musicale, j'ai déjà le pitch en tête, ne me reste plus qu'à trouver un auteur. Pour la musique je commence à avoir des idées. »

Thomas Boujuf



Daft Punk, Étienne de Crecy, Pedro Winter, Cassius, pas besoin de chercher longtemps ils y sont tous.



maine, Vanessa Paradis c'était cinquante mille par jour. J'assimile donc l'idée que faire de la musique, c'est aussi une économie. À la fin de l'année, il y a un bilan et des comptes à rendre. » À cette époque, où il commence à bien gagner sa vie, tout son argent passe dans l'achat de disques, vinyles ou CD sans distinction. « Je n'ai, même aujourd'hui, aucun snobisme du vinyle. J'ai toujours des milliers de CD. C'est le style de musique qui impose le support sur lequel il faut l'écouter. Coltrane, par exemple, ça s'apprécie en vinyle. Mais je ne vois pas trop l'intérêt d'écouter en analogique des disques qui ont été enregistrés en numérique. » Les murs du studio Labomatic, qu'il partage aujourd'hui avec son père, sont quand même tapissés de plusieurs milliers de disques vinyles.

Avec son frère, il a découvert le hip-hop arrivé des États-Unis et commence à se familiariser avec la technique du sampling. Quand MC Solaar arrive chez Polydor pour signer ce qui sera son premier disque, le courant passe entre le rappeur, son DJ Jimmy Jay et Hubert que l'on appelle maintenant Boombass. Il participe au morceau « Bouge de là », dont il assure aussi un remix avec son frère. C'est un certain Philippe qui est l'ingénieur du son pour le disque de Solaar. Boombass et lui se connaissent déjà un peu, mais ne savent pas encore qu'ils vont bientôt devenir « frères » dans la vie et duo en musique. Philippe, c'est Philippe Zdar avec qui il va former le groupe Cassius, un nom emprunté au boxeur Mohamed Ali, qui leur portera chance. En cette fin des années 90, il y a une vraie émulation sur Paris entre une ribambelle de jeunes apprentis musiciens, tous formés à la technique du son dans les grands studios parisiens. Une révolution musicale est en marche, sous peu la presse britannique la qualifiera de French touch. Ceux qui l'incarnent sont les Daft Punk, Étienne de Crécy, Cassius, Pedro Winter, Laurent Garnier, ou DJ Medhi. Jamais, depuis Maurice Chevalier, la musique française n'allait jamais si bien s'exporter.